

# JOURNAL DE MONACO

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Politique, Littéraire et Artistique

PARAISANT LE MARDI

**ABONNEMENTS :**

MONACO — FRANCE — ALGÉRIE — TUNISIE  
 Un an, 12 fr. ; Six mois, 6 fr. ; Trois mois, 3 fr.  
 POUR L'ÉTRANGER, les frais de poste en sus  
 Les Abonnements partent des 1<sup>er</sup> et 16 de chaque mois

**RÉDACTION ET ADMINISTRATION**

22 — Rue de Lorraine — 22  
 Tous les ouvrages français et étrangers dont il est envoyé  
 deux exemplaires sont insérés dans le journal  
 Les manuscrits non insérés seront rendus

**INSERTIONS :**

Réclames, 50 cent. la ligne ; Annonces, 25 cent.  
 Pour les autres insertions, on traite de gré à gré  
 S'adresser au Gérant, 22, rue de Lorraine

Monaco, le 16 Juillet 1889

**NOUVELLES LOCALES**

S. A. R. Madame la Duchesse d'Urach-Wurtemberg, accompagnée de Madame la Baronne de Biegeleben, Dame d'honneur, et S. A. le Prince Karl, son fils, venant de Stuttgart, sont arrivés samedi 13 de ce mois au Château de Marchais.

S. A. S. le Prince Héréditaire et S. A. S. le Prince Louis ont assisté jeudi 11 juillet au Palais de l'Élysée à la réception de M. le Président de la République.

Sa Majesté l'Empereur du Brésil a conféré à S. Exc. le Baron de Farincourt, Gouverneur Général de la Principauté, la plaque de Commandeur de l'Ordre Impérial de la Rose.

Une dépêche de Paris nous a informé, samedi, que M. le Comte Félix Gastaldi, Maire de Monaco, venait d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Notre population apprendra avec plaisir la haute distinction dont M. le Comte Gastaldi est l'objet de la part du Gouvernement français.

Le 11 de ce mois, le Tribunal Supérieur, jugeant au criminel, a condamné à cinq ans de réclusion le nommé Michel Gallo, italien d'origine, né à La Ciotat (Bouches-du-Rhône), âgé de 19 ans, reconnu coupable de nombreux vols qualifiés commis dans la Principauté.

Gallo, malgré son jeune âge, avait déjà subi plusieurs condamnations.

Jedi dernier, la police de la Principauté a arrêté à la Condamine un individu portant de nombreuses traces de blessures. L'enquête faite par M. le Commissaire de police de la Condamine a établi que cet individu, se nommant Sébastien Pappione, est l'auteur d'une tentative de meurtre que recherchait le Parquet de Nice à la suite d'une rixe entre Italiens qui a eu lieu le 7 à Eze.

Pappione, qui est né en 1864 à Baldessero d'Alba, exerçait la profession de journalier à l'Usine à gaz de Nice.

La Principauté de Monaco a été dignement représentée cette année aux examens du baccalauréat qui ont eu lieu la semaine dernière à Nice.

Ont été reçus les élèves désignés ci-après :  
 Baccalauréat ès-sciences complet, Anatole Mars, élève du collège Saint-Charles ;  
 Ès-sciences restreint (2<sup>e</sup> série) Jean Marsan ;  
 Ès-lettres 2<sup>e</sup> partie, Eugène Gindre et Édouard de Navailles.

Les distributions des prix dans les établissements scolaires de la Principauté sont fixées aux dates suivantes :

Collège Saint-Charles, lundi 22 juillet, 5 heures du soir ;

Pensionnat des Dames de Saint-Maur, 25 juillet ;  
 Asile de Monaco, lundi 29 juillet ;  
 Asile Saint-Charles, aux Moulins, 30 juillet ;  
 Ecoles primaires des garçons, 31 juillet ;  
 Ecoles primaires des filles, 1<sup>er</sup> août.

Le nombre des étrangers arrivés à Monaco pendant le mois de juin 1889 a été de . . . . . 23,371  
 Il n'avait été, en juin 1888, que de . . . . . 21,810  
 Différence en faveur de 1889 . . . . . 1,561

A l'occasion de la fête de son saint patron, la Société de Saint-Vincent-de-Paul fera dire à la Cathédrale, vendredi prochain 19 juillet, à 7 heures du matin, une messe à laquelle ses membres assisteront.

Le carabinier Charvet a trouvé le 1<sup>er</sup> de ce mois, dans la rue des Briques, un porte-monnaie contenant une petite somme, qu'il s'est empressé de déposer à la Direction de la Police.

**CHRONIQUE DU LITTORAL**

**Nice.** — Le général de Novion, général de division, membre du comité technique de l'artillerie, est nommé gouverneur de Nice.

— Une importante arrestation a été opérée la semaine dernière par la police de Nice. Il s'agit de trois italiens nés à Palerme (Minnone Savona, 21 ans, Francesco Chetta, 25 ans, et Giovanni Savoya, 22 ans) qui avaient dérobé certains articles de bonneterie dans un magasin de l'avenue de la Gare, n° 21, exploité par M<sup>lle</sup> Baert.

Une perquisition opérée au 21, rue de l'Hôtel-des-Postes, dans une chambre habitée par ces trois individus, a amené la découverte de 20 paires de bas de soie, des bagues avec de gros brillants, des sacoques, des parapluies ; sept chapeaux tout neufs, cinq paires de souliers, des lorgnettes, des chapeaux haute-forme, des cartes de visite portant divers noms, des casquettes de jockey, cinq éventails en écaille dans une boîte, de la dentelle de grande valeur, etc. Tout un magasin d'habillement complètement neuf, des caleçons de soie, des tricots de soie, des accessoires d'escrime, un piano loué chez M. Coda, etc., ainsi qu'une volumineuse correspondance galante.

Un détail qui a bien son importance : Parmi les lettres, il en est deux de Prado, l'assassin de Marie Aguétant, et une de celle-ci.

Quelques rossignols faisaient également partie des accessoires de cette bande.

Au moment de leur arrestation, Savona Minnone avait en sa possession 380 francs en or et Chetta 70 francs.

Quant à Savoya, qui a opposé la plus vive résistance aux agents, il tenait dissimulé sous sa veste un revolver de gros calibre, avec lequel il menaçait les agents.

Interrogés sommairement sur leur identité et sur la provenance de toutes ces marchandises de valeur, ils ont déclaré les avoir achetées dans diverses villes d'Italie.

Une boîte contenant des hosties a été trouvée au fond d'une malle, ainsi qu'un gros paquet de tabac de luxe. Le tout a été évidemment volé.

Diverses photographies d'individus à mine suspecte ont été également saisies. On serait en présence d'une bande de coquins qui ont certainement commis toute une série de vols.

On a des raisons de croire qu'ils sont condamnés par contumace en Italie.

**Gènes.** — A partir du 1<sup>er</sup> septembre, les cartes postales coûteront 0,08 centimes pour l'intérieur et l'extérieur. Elles auront un format double du format actuel.

**LETTRES PARISIENNES**

(Correspondance particulière du Journal de Monaco)

S. A. S. le Prince Héréditaire a fait cette semaine les honneurs du pavillon de l'Exposition Monégasque à S. M. la Reine Isabelle. Il était entouré du comte de Lamotte, chambellan, de M. Depelley, chargé d'affaires, commissaire général de la Principauté et de diverses personnes de sa maison. Il a donné des explications sur les intéressantes collections qu'il a rapportées de ses explorations scientifiques et appelé l'attention sur les principaux produits exposés. Les belles sculptures qui sont à l'intérieur du pavillon ont été très remarquées par la Reine d'Espagne et par la Princesse qui ont confirmé le jugement que formulent tous les visiteurs et tous les artistes sur leur haute valeur artistique.

S. M. Georges I<sup>er</sup>, roi des Hellènes, a bien voulu répondre favorablement à l'invitation qui lui a été faite par le Président de la République Française de visiter l'Exposition. Il vient de faire retenir au Grand-Hôtel les appartements que S. M. l'Empereur du Brésil a occupés pendant son dernier séjour à Paris. La visite du Roi n'aura pas de caractère officiel. S. M. Georges I<sup>er</sup> gardera le plus strict *incognito*.

Malgré l'ardeur trop grande des luttes politiques, qui est de règle à la veille de toutes les élections législatives, le public parisien ne se passionne que pour les belles fêtes dont l'Exposition est la cause. C'est dans l'immense concours de population qu'elles provoquent qu'il faut admirer l'élan et le patriotisme des parisiens qui ne songent qu'à bien accueillir leurs hôtes. Huit cents Hongrois qui viennent d'arriver pour visiter l'Exposition, ont été reçus à la gare de Lyon aux cris répétés de : « Vive la Hongrie » auxquels ils ont répondu par des cris de : « Vive la France », on agitaient les chapeaux, les mouchoirs, on battait des mains, l'orchestre des tziganes jouait la *Marseillaise*. Je ne parlerai pas des discours échangés, des vins d'honneur offerts à l'Hôtel-de-Ville, des réceptions officielles. Ces cérémonies se ressemblent toutes, mais j'ai noté avec joie l'enthousiasme de la foule et la grande impression qu'il produisait sur les Hongrois dont les chaleureux *Eljen* retentissaient de toutes parts.

Une fête plus remarquable encore a été le bal donné, au Palais de l'Industrie, par les exposants au Gouvernement et à la Municipalité de Paris. Ce bal monstre, pour lequel 30,000 invitations avaient été lancées, fait le grand honneur à son organisateur, M. Alphand.

Le jardin de Paris avait été transformé en fumoir. Au premier étage, l'orchestre de Desranges, les tziganes de Feder Poldi, les Lauteurs Roumains, une orchestre de dames viennoises. M. et M<sup>me</sup> Carnot ont été reçus à dix heures par M. Alphand et ne se sont retirés qu'à minuit.

Au moment où je mettrai cette lettre à la poste, aura lieu la « seconde représentation » de cette fête. On don-

nera, avec le même décor, un bal populaire aux ouvriers de l'Exposition et aux syndicats ouvriers. C'est une heureuse idée : ceux qui ont été à la peine pendant tant de mois pour assurer l'immense succès de l'Exposition, ont quelque droit d'être, à leur tour, au plaisir.

J'ai eu à vous signaler, dans ma précédente lettre, le bal étonnant qu'avait donné M. Spuller, ministre des affaires étrangères. M. Spuller s'il continue — et il continuera — dépensera plusieurs fois les frais de représentation qui lui ont été alloués. Quelques jours après ce bal fastueux, dont nous avons esquissé la description, il a offert un dîner de 165 couverts en l'honneur des commissaires étrangers de l'Exposition. La table était ornée d'épis de blé, de bleuets, de coquelicots; les jardins où a été servi le café étaient brillamment illuminés.

Grand dîner militaire au Palais de l'Élysée. Le Président de la République et M<sup>me</sup> Carnot ont reçu les ministres de la guerre et de la marine, l'état-major de l'armée de Paris, les commandants de corps et un grand nombre d'officiers généraux.

M. et M<sup>me</sup> de Munkaczy ont donné, à l'occasion de l'arrivée des Hongrois, une grande soirée dans l'hôtel de l'avenue de Villiers. Dans l'assistance, les délégués français qui ont visité la Hongrie, les chefs des excursionnistes. MM. Heifi, député, et Charles Rath, président de la Chambre de Commerce de Budapest; l'évêque Fraknoi, le baron Schindler, M. de Latinovics, M. Vellentszky, conservateur de la section austro-hongroise des beaux-arts au Champ de Mars, etc.

Grand déjeuner à l'ambassade d'Espagne où l'ambassadeur et M<sup>me</sup> Léon y Castillo ont reçu la reine Isabelle, le roi don François d'Assise, l'infant don Antonio et l'infante dona Eulalia de Bourbon.

Dîner chez le général Mérédith Read, ancien ministre des Etats-Unis en Grèce, et M<sup>me</sup> Mérédith Read. Parmi les convives : S. Exc. M. Th. Delyanni, ancien ministre président du conseil à Athènes; S. Exc. M. Lardy, ministre de Suisse; S. Exc. M. le chevalier de Tavera, ministre d'Autriche-Hongrie à Washington; M. l'amiral Criésis, de la marine grecque; M. Austin-Lee, secrétaire de l'ambassade d'Angleterre; M. le colonel John Hay, ancien secrétaire du président Lincoln, ancien premier sous secrétaire d'Etat au ministère des affaires étrangères; M. Breck Parkman Trowbridge; M. Mérédith Read Jr, etc.

On annonce pour lundi prochain un grand *garden party* à l'hôtel de l'ambassade anglaise. Cette fête champêtre, donnée par lord et lady Lytton, clôturera la saison parisienne.

Le prince Murat se remarie. Le petit-fils du roi Murat, qui est dans sa cinquante-cinquième année, épouse une américaine, miss Gwendoline Caldwell.

De son premier mariage avec la princesse de Wagram, il en trois enfants : le prince Joachim, marié à M<sup>lle</sup> d'Elchingen, la princesse Eugénie, marié au prince de Torella, et la princesse Anne, marié au comte Goluchowski.

L'Espagne nous envoie de curieux échantillons de ses spectacles.

Je vous ai parlé d'une arène de taureaux espagnols, située à la porte de l'Exposition, où on donnait un simulacre des courses madrilènes, mais où il était défendu de tuer la bête. Cette défense a été enfreinte à la demande presque générale des spectateurs. L'autorité a fait fermer cette arène. Une autre arène vient d'être installée à l'entrée du bois de Boulogne : il est également défendu d'y tuer le taureau. Je vous dirai dans ma prochaine lettre ce qu'aura été le spectacle d'inauguration.

Aujourd'hui j'ai à vous signaler des *Soirées espagnoles* organisées au théâtre du Vaudeville par notre confrère de la presse de Madrid, M. Ferrer.

La grande cantatrice M<sup>me</sup> Elena Saug s'y est fait très applaudir ainsi que M<sup>mes</sup> de Cepeda, de Nori, Massanet, Mercédès Martinez. Une succession de chants populaires, d'estudiantinas, de danses caractéristiques, nous a transportés en pleine Espagne et les olles de la colonie espagnole se sont mariés aux bis des spectateurs français.

A l'Exposition même, nous avons une intéressante exhibition de *gitanas* et de *gitanos*. Cette troupe, qui comprend douze *gitanas* et quatre *gitanos* sous les ordres de leur *capitan*, le roi des gitanes, compte parmi ses membres les danseurs les plus populaires de l'Andalousie; Chivo, le fameux danseur de la *Seguidilla*; Antonio de la Rosa, dit le « Pitchiri » le danseur gitane, renommé comme mime comique; Pépa, la gitane à la danse lascive et provocante; Mercédès Cruetz, « La Lola »; Antonia Perez, un type gitane des plus remarquables; Ioledac et Mathilda, les deux filles de Chivo. Les danses gitanes les

plus typiques sont : la *Panadeiras* ou la danse de joie, la *Seguidilla*, le *Baile del novio* ou danse du fiancé, le mariage ou la *Boda*, l'*Alléo* et enfin le Tango. La plupart sont généralement accompagnés de chants, tandis que l'orchestre primitif des gitanes, composé de quelques guitaristes, est soutenu par un claquement de mains d'un effet assez original, qu'exécutent les danseurs au repos. C'est un spectacle qui a une étrange saveur et qui sera très fréquenté.

La direction du théâtre du Châtelet vient de monter une pièce à grand spectacle, le *Prince Soleil* de M. Hippolyte Raymond et Paul Burani, musique de M. Léon Vasseur, dont la mise en scène est éblouissante. Vingt-huit tableaux, dix-huit cents costumes, deux ballets, deux divertissements, une pantomime, des fontaines lumineuses, un éventail dont toutes les branches sont de jolies femmes. Les divers tableaux se passent en Suède, en Portugal, à Gibraltar, dans l'Océan Indien, dans le Japon, dans l'Inde. C'est un long éblouissement.

Le théâtre des Variétés a donné une pièce en trois actes et cinq tableaux de MM. Chivot et Duru, musique de M. Edmond Audran, la *Fille à Cacolet*, où M<sup>lle</sup> Gravier change six fois de costumes et se montre plus que jamais en voix et en belle humeur. M. Baron y est désopilant, M. Cooper, charmant; M. Lassouche, M. Barral et M<sup>lle</sup> Linder s'y sont fait également applaudir.

DANGEAU.

### CAUSERIE

Depuis longtemps déjà les cartes à jouer ont servi de thème à de patientes et savantes dissertations de la part de nombreux auteurs français ou étrangers. Pour ne parler que des nôtres, on peut citer les travaux de Bullet (1757), de l'abbé Rive (1780), de Peignot (1826), de M. Léber (1837), de M. Duchesne (1842), et de bien d'autres plus récents encore.

Des résumés de ces divers ouvrages ont été souvent publiés; les *Revue*s, les *Magasins*, les *Musées* n'ont eu garde de négliger une pareille ressource. A mon tour, il faut bien que j'y arrive! Mais j'espère que les détails, les particularités que je vais donner seront peut-être un peu moins connus.

Jetons d'abord un coup d'œil sur les cartes dont les habitants de l'Orient font usage de temps immémorial :

Chez les Chinois, le jeu se compose de trente cartes, savoir : trois suites de neuf cartes chaque, et trois cartes isolées qui sont supérieures à toutes les autres.

Les marques mises sur les cartes sont de forme circulaire et de couleur rouge et noire; elles sont placées alternativement aux coins opposés de la carte; ainsi, une carte marquée de huit points en aura quatre à l'un des angles et quatre à l'angle correspondant, à l'autre extrémité de la ligne diagonale. On trouve sur les cartes des têtes d'homme ou de femme, des figures de quadrupèdes ou de fleurs, etc. Le nombre des points marqués sur les cartes qui constituent un jeu et qui sont assorties par couple, est réglé d'après des considérations morales, géographiques ou historiques.

C'est ainsi que le couple appelé Cartes terrestres présente quatre points rouges correspondant aux quatre points cardinaux. Le couple appelé Cartes humaines offre seize points rouges, lesquels signifient la bienveillance, la justice, l'ordre et la sagesse élevés à un degré quadruple.

Les lettrés du Céleste-Empire ajoutent que la somme totale des marques placées sur les cartes d'un jeu complet se trouve en rapport avec le nombre des étoiles!

Il y a, d'ailleurs, des jeux de diverses espèces; l'un d'eux se compose de cartes dont les noms sont empruntés à des personnages célèbres dans l'histoire de la Chine.

Dans l'Hindoustan, le jeu de cartes se compose de quatre-vingt-seize cartes divisées en huit séries de douze. Chaque série a deux figures, le roi et le vizir. Les dix autres cartes se désignent, comme en Europe, d'après le nombre des points dont elles sont marquées.

Au lieu de se partager comme les nôtres en couleur rouge et en couleur noire, les cartes des Hindous se divisent en rouges et en blanches.

On n'a pas de détails bien précis sur les marques des cartes parmi les Arabes; on ne peut douter pourtant qu'ils ne les connaissent. Pietro della Valle, qui parcourut l'Orient dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, dit avoir vu les Arabes jouer aux cartes.

On sait qu'un Lyonnais nommé de Brainville, ainsi qu'on le lit dans la *Revue archéologique*, imagina de publier, vers 1660, des jeux de cartes héraldiques, où les as et les valets se trouvaient remplacés par les armes de certains princes et de certaines familles nobles. Ceci fut regardé comme un affront fait à la qualité, et ces cartes furent saisies. L'idée de Brainville passa la Manche et, en 1668, on fit paraître en France des cartes portant les armoiries de divers potentats ou d'Etats indépendants. Ainsi, en ce qui concerne le trèfle, on trouve pour le roi, le blason du pape, pour la reine, les armes du roi de Naples, pour le prince (nom substitué à celui de valet), le blason du duc de Savoie, et pour l'as, les armoiries de la république de Venise. Il ne paraît pas que ces cartes aient jamais été fort en usage.

En 1679, au moment où les prétendues conspirations tramées par les catholiques, agitaient tous les esprits en Angleterre, on fabriqua des cartes contenant « l'histoire de tous les complots papistes qui ont eu lieu en Angleterre, à partir de ceux qui se sont produits au temps de la reine Elisabeth, et finissant à la dernière affreuse conspiration contre Sa Majesté Charles II ».

Peu de temps après la Révolution de 1688, il parut, dans le même pays, des cartes dont les sujets retraçaient les actes de « mauvaise » administration reprochés au roi Jacques II.

Vers la même époque, on mentionne des cartes sur lesquelles l'art de découper se trouvait enseigné; et d'autres appelées cartes gastronomiques : la couleur de trèfle est consacrée au poisson, et celle de cœur à la viande; la volaille a pour sa part le carreau, et le pique a été réservé pour les mets préparés. Le roi de cœur règne sur un magnifique beefsteack, celui de carreau sur un dindon, celui de trèfle sur un hareng, et celui sur un pâté de gibier.

En 1720, au moment où l'Angleterre, atteinte de la folie de la spéculation, se précipitait dans les extravagances dont la Compagnie de la mer du Sud donna le signal, les cartes se moquèrent de la crédule avidité des spéculateurs.

Plus tard, lors des guerres qui eurent lieu de 1760 à 1770, les ministres, les potentats de l'Europe furent l'objet sur les cartes mêmes, d'attaques satiriques plus ou moins spirituelles.

Durant la Révolution française, les rois cédèrent la place, sur les cartes, à quatre philosophes, Molière, La Fontaine, Voltaire et J.-J. Rousseau; quatre vertus, la Prudence, la Justice, la Tempérance et la Force, remplacèrent les reines; et au lieu des valets, on vit quatre soldats des armées révolutionnaires.

Sur d'autres cartes, les rois furent remplacés par Solon, Caton, Brutus, et Rousseau, et les valets par Annibal, Horace, Schevola et Décimus.

La même chose eut lieu aux Etats-Unis : Washington, Adams, Franklin et Lafayette tinrent lieu de rois. En place des quatre reines, la Fortune, Cérès, Minerve et Vénus, « modestement couverte d'un long manteau ». Les valets devinrent quatre chefs indiens.

Mais toutes ces cartes, mêmes celles qu'on a voulu rendre historiques et instructives n'ont obtenu aucun succès. C'est en vain qu'on a voulu faire figurer Charlemagne, Saint-Louis, François I<sup>er</sup>, Henri IV, ainsi que les reines, leurs épouses, et leurs ministres; ou bien Talbot, René d'Anjou, Philippe de Bourgogne, Agnès Sorel; le duc de Wellington, le maréchal Blücher, Ossian, Merlin, Marie Stuart, Faust, etc., les joueurs s'en tiennent aux figures qu'ils connaissent et n'en veulent pas d'autres.

Voici la concordance des emblèmes attachés aux cartes les plus répandues en Europe :

FRANCE.....	Cœur	Pique	Trèfle	Carreau
ALLEMAGNE.....	Rouge	Vert	Glands	Grelots
ESPAGNE-ITALIE.	Coupe	Epées	Bâtons	Denier ou Or
ANGLETERRE....	Cœur	Epées	Bâtons	Diamants

### VARIÉTÉS

#### Le bétail et les esclaves des fourmis

La vie de la fourmi est extrêmement compliquée : chez ce peuple besogneux, la vie est dure, le travail âpre, et l'imprévu est la loi sociale.

La fourmi, qui consomme énormément d'oxygène, n'a pu s'enfermer, comme l'abeille, au fond d'une demeure

close. D'ailleurs, la fourmi engendre beaucoup de chaleur ; elle étoufferait dans une forteresse dépourvue de fenêtres, dont les portes seraient trop étroites et fermées ; il lui faut le grand air. La cité reste donc ouverte à tous les vents, et un mince toit de chaume ou de terre, souvent avarié, la défend mal contre la pluie et le soleil. Les jeunes fourmis encore au maillot, les nymphes, sont surtout très sensibles aux intempéries, et réclament des soins incessants.

La misère, les privations, la faim, le froid, la chaleur brûlante, les inondations, de perpétuelles alarmes, la lutte pour l'existence sous toutes ses formes, ont tenu l'esprit de la fourmi en éveil ; son ingéniosité et son savoir ont grandi. L'organisation de la cité est une merveille ; on y recueille les traditions, et les mères enseignent aux filles le savoir acquis, greffé sur la science héréditaire imprimée dans le cerveau des jeunes, par droit de naissance.

Les fourmis qui ne peuvent fabriquer par elles-mêmes la miellée, comme les abeilles, ont su se créer des exploitations agricoles. Elles possèdent des serviteurs dévoués, du bétail et des étables dans les sous-sols de leurs demeures, où elles soignent de nombreux troupeaux, dont elles savent tirer parti.

Ce petit peuple serait le plus civilisé de la terre, s'il n'avait conservé les traditions d'une cruauté révoltante qu'il exerce contre les ennemis vaincus.

Nous avons dit que les fourmis n'ont pas reçu le don de fabriquer du miel ; il y a cependant une exception. Quelques espèces du Mexique, dans un climat favorable entre tous, possèdent deux classes d'ouvrières ; les unes qui vont chercher les provisions, les autres qui élaborent les matières premières et les convertissent en manne sucrée dont elles se nourrissent toutes. Ces fabricantes mettent tant d'ardeur à la besogne, que leur abdomen, qui sert de magasin de vivres, prend des proportions phénoménales. Alors les bestioles, incapables de se déplacer, sont roulées comme des outres ou des barriques pleines, par les autres travailleuses, et entassées en un coin pour les besoins à venir.

On sait, depuis longtemps, que les fourmis de nos climats, moins favorisées, vont traire une sorte de miellée aux pucerons qui tirent des liquides sucrés de toutes sortes de plantes. Les pucerons placés à l'extrême limite de la vie d'organisation rudimentaire, sont de très humbles serviteurs créés pour les fourmis. Les verres grossissant les montre toujours courbés, toujours à paître. Leur attitude et celle de nos bestiaux dans la prairie. Ce sont, en effet, l'une des espèces de vaches laitières des fourmis, celle qui vit communément dans les paturages en plein air.

Quand une fourmi éprouve le besoin de se sustenter, elle monte vers le troupeau, choisit son puceron et lui fait comprendre, en touchant délicatement son abdomen replet, par des mouvements alternatifs et vivement répétés des antennes, qu'il ait à lui offrir à boire. Le puceron fait aussitôt sortir la gouttelette désirée.

La visite de la fourmi doit être agréable au puceron, et il est évident que celui-ci s'exécute de bonne grâce, bien qu'il soit difficile de se prononcer sur la nature de la satisfaction qu'éprouve la petite bestiole à se laisser caresser par les antennes de son ami. Ce qu'il y a de certain, c'est que la sortie du liquide sucré se fait de deux manières fort différentes. Quand elle est sollicitée par la fourmi, la goutte de lait est présentée délicatement à l'extrémité de l'abdomen ; si cette goutte est expulsée naturellement, un effort brusque de l'insecte la projette assez loin, jusque sur les feuilles voisines.

On ne peut nier qu'il y ait échange de bons procédés et de services rendus entre voisins. Les fourmis défendent les pucerons contre leurs ennemis, et il y en a de redoutables. Les pucerons rétribuent leurs gardes du corps au moyen d'une subvention prélevée sur le superflu de leur nourriture.

Mais voici des faits qui vont paraître bien autrement extraordinaires. Quelques espèces de fourmis possèdent un autre bétail destiné à peupler les étables aménagées au fond de leurs demeures.

Les Clavigères sont de petits coléoptères lilliputiens que la nature a faits aveugles ; ils vivent et s'abritent d'ordinaire, sous les pierres abandonnées dans la campagne. On savait que les petites fourmis jaunes allaient les visiter. Lorsque le réduit des Clavigères se trouvait détruit par l'enlèvement du bloc qui constituait la toiture de leur asile, on avait vu des fourmis conduire les pauvres infirmes dans leurs demeures souterraines, les entourer d'une tendre sollicitude, et leur procurer une abondante nourriture.

Tant d'attentions délicates, cette façon bienveillante d'en agir avec les Clavigères dénotaient, a priori, une étroite solidarité entre les deux insectes ; les intérêts qui lient leur existence ont été confirmés tout récemment par des observations ingénieuses dues au professeur Muller.

Ce naturaliste, intrigué à la vue d'une association si singulière, emporta chez lui, dans un grand bocal en verre, une fourmilière complète, avec la terre, les mous-ses et les habitants, Clavigères et fourmis.

Dès le jour suivant, les prisonniers avaient repris leur existence accoutumée, et les avaries de route étaient réparées tant bien que mal. Les fourmis vaquaient à leurs affaires sans autre préoccupation. Les unes soignaient les

enfants, d'autres restauraient les constructions du nid ; d'autres encore, les guerrières, restaient immobiles des heures entières ; enfin quelques-unes s'occupaient de leur toilette.

Pendant ce temps, les Clavigères circulaient librement au milieu des fourmis, ou bien se tenaient en repos dans de vastes galeries généralement appliquées contre le verre ; tout semblait indiquer qu'ils se trouvaient chez eux.

Le professeur qui observait ses prisonniers sans relâche, la lampe à la main, fut satisfait de voir que chaque fois qu'un Clavigère s'approchait d'une fourmi, celle-ci se mettait en devoir de caresser doucement le petit coléoptère avec ses antennes, prévenance à laquelle le Clavigère répondait avec les siennes.

Pour ne pas laisser ses prisonniers mourrir de faim et les observer le plus longtemps possible, Muller essaya de leur présenter une nourriture appropriée, et de l'eau claire dont les fourmis ne peuvent se passer. Dans ce but, il plongea des brins de mousse dans l'eau et badigeonna les parois du vase à l'aide d'un pinceau trempé dans du miel ; puis il disposa ça et là quelques fragments de sucre et de fruits mûrs, afin que chaque bestiole pût trouver nourriture à son goût. Les fourmis arrivèrent successivement et se mirent à attaquer les provisions avec avidité. Quelques Clavigères survinrent et passèrent outre, sans s'occuper nullement de participer au festin.

L'observateur songea à trouver un autre aliment pour les Clavigères, lorsqu'il en vit un qui fit la rencontre d'une fourmi gorgée de nourriture. Les deux insectes restèrent immobiles ; Muller redoubla d'attention, et il fut témoin du fait le plus inattendu. Il acquit la certitude que le Clavigère était nourri de la bouche même de la fourmi.

L'observation de ce curieux spectacle a été si souvent répétée depuis, qu'il n'est pas possible d'émettre un doute, et de supposer une interprétation erronée.

Chaque fois qu'une fourmi repue rencontrait un Clavigère affamé, celui-ci flairait la nourriture et demandait sa part, en dressant tête et antennes qu'il dirigeait vers la bouche de la fourmi. Après un palper réciproque, le coléoptère ouvrait la bouche, et la fourmi l'emplissait de la substance qu'elle dégorgeait. L'échange de becquées durait environ vingt secondes ; après quoi, la fourmi se mettait en train de lécher les bouquets de poils que le Clavigère porte sur le dos ; puis on se quittait, et chacun s'en allait de son côté.

La fourmilière, à l'état normal, comprend trois classes de citoyens : 1° la grande masse, composée de travailleuses très occupées du soin de la cité et de son approvisionnement, vierges laborieuses qui s'en tiennent à l'amour des enfants communs à la cité ; 2° des femelles fécondes, molles, faibles, sans intelligence ; 3° de petits mâles chétifs, qui ne naissent que pour mourir.

La première classe est en réalité le vrai peuple. Or, cette tourbe plébéienne se divise elle-même en deux spécialités industrielles, deux grands corps de métiers. Aux uns, les travaux fatigants du dehors, transports d'objets pesants, expéditions lointaines et périlleuses, la guerre surtout. Les autres, presque toujours à la maison, reçoivent les matériaux, préparent la nourriture, vont traire les pucerons, parquent le bétail, soignent les Clavigères et s'occupent surtout de l'œuvre capitale de la cité, l'éducation des enfants.

Or, il arriva que Hubber, le grand observateur des abeilles et des fourmis, découvrit deux espèces de ces derniers insectes, une rousse et une rouge, auxquelles il manquait précisément cette subdivision si essentielle, élément fondamental des cités des fourmis, la vie par la nourriture et l'enfant.

Un jour que le naturaliste se promenait aux environs de Genève, il vit à terre une forte colonne de grosses fourmis roussâtres qui s'avancait à marche forcée ; il s'avança de les suivre.

A un quart d'heure de chemin, la colonne s'arrêtait devant une cité de petites fourmis noires. Un combat acharné s'engagea aux portes. Les noires résistèrent en petit nombre ; mais la lutte était inégale. Les rousses étaient fortes, puissamment armées ; les noires faibles et sans moyens de défense. Elles savaient le sort qui les attendait. Les plus courageuses se dévouèrent héroïquement à une mort certaine, tandis que la grande masse du peuple attaqué fuyait par les portes les plus éloignées du combat, chargée du précieux fardeau de leurs larves.

C'était précisément de ces nymphes qu'il s'agissait. Ce que les noires redoutaient, c'était un vol d'enfants.

Hubber vit bientôt les assaillants, qui avaient pris la place d'assaut ressortir chargés des larves des noires. On eût cru assister, sur les côtes d'Afrique, à une descente de négriers.

Les rousses chargées de leur butin vivant, laissèrent la pauvre cité dans la désolation de cette perte et reprirent le chemin de leur demeure, où les suivit l'observateur ému.

Mais combien son étonnement s'accrut, quand aux portes de cette demeure, une petite population de fourmis noires vint recevoir les vainqueurs, les décharger de leur butin, accueillir empréssée ces descendants de leur race.

Voilà donc une cité mixte où vivent en bonne intelligence des fourmis fortes et guerrières, et de petites noires faibles et désarmées. Mais celles-ci que font-elles ?

Hubber ne tarda pas à voir qu'elles seules faisaient toute

la besogne d'intérieur. Seules, elles élevaient les enfants des rousses ; seules, elles administraient l'alimentation, servaient et nourrissaient les rousses qui, comme de gros maladroits, se faisaient donner la becquée par leurs petite servantes. Nul travail que la guerre, le vol et la piraterie, nul mouvement, dans les intervalles, que de vagabonder oisives et de se chauffer au soleil devant les portes de leurs casernes.

Hubber fit une expérience. Il voulut savoir ce qu'il adviendrait si ces grosses rousses se trouvaient sans esclaves. Il en mit quelques-unes dans une boîte vitrée, et avec elles plusieurs nymphes. Instinctivement, les grosses fourmis se mirent d'abord à les bercer à leur manière, avec gaucherie ; mais bientôt elles les laissèrent là, par terre, où elles s'abandonnèrent elles-mêmes. Hubber avait mis à leur disposition du miel dans un coin ; elles n'avaient qu'à prendre. Elles n'y touchèrent pas et la moitié mourut devant les aliments.

Alors le naturaliste s'avança d'introduire une seule petite noire. La présence de ce sage ilote fit événement, rétablit l'ordre et ramena la vie. La petite noire alla droit au miel et se mit en devoir de nourrir les gros imbéciles vivants ; elle fit une case dans la terre, un couvoir, y mit les œufs, prépara l'éclosion, surveilla les nymphes, amena à bien un petit peuple qui, plus tard, devait seconder sa nourrice.

Il y a des fourmilières où l'on compte jusqu'à huit esclaves pour une grosse rousse.

Ces races de soudards disparaîtront fatalement dans quelque catastrophe ; parce que le régime de l'esclavage pervertit l'esprit du maître et dégrade sa raison. C'est le châtement. OLIVIER DE RAWTON.

L'Administrateur-Gérant : F. MARTIN

**Conformément au Règlement du Cercle des Etrangers de Monte Carlo l'entrée des Salons, n'est accordée qu'aux personnes munies de Cartes.**

**Ces Cartes sont délivrées au bureau du Commissaire Spécial.**

**Elles sont valables :**

**Les unes, pour l'Atrium, la Salle des Fêtes et le Salon de Lecture.**

**Les autres, pour toutes les Salles indistinctement.**

**L'entrée des Salles de Jeu est interdite aux habitants de la Principauté ; elle est également interdite aux habitants du département des Alpes-Maritimes, à l'exception des membres des principaux Cercles.**

L'ADMINISTRATION.

Etude de M<sup>e</sup> BERTRAND, huissier à Monaco

**VENTE SUR SAISIE**

Le mercredi dix-sept juillet courant à neuf heures du matin, dans un magasin sis à la Condamine, rue du Rocher, n<sup>o</sup> 2, il sera procédé, par le ministère de l'huissier soussigné, à la vente aux enchères publiques de diverses marchandises et objets mobiliers, tels que : étagères vitrées et autres, comptoir, balances, vitrines, amidon, savon, grains, bonbons, biscuits, cirage, soufre, table, commode, glace, lampe, etc., etc.

Au comptant et 5 % en sus pour frais d'enchères.

L'Huissier : BERTRAND.

Etude de M<sup>e</sup> L. VALENTIN, notaire et défenseur, sise rue du Tribunal, n<sup>o</sup> 2, à Monaco

Aux termes d'un contrat reçu par M<sup>e</sup> VALENTIN, notaire à Monaco, le dix-neuf mai dernier, enregistré, monsieur Pierre-César-Maurice DUBUR, baron de Saint-Paul Laroche, chevalier de la Légion d'honneur, propriétaire, demeurant et domicilié à Montmorency (Seine-et-Oise), ayant élu domicile à Monaco, en l'étude de M<sup>e</sup> Valentin, a acquis de madame Emilie-Augustine-Louise-Joseph SALOMÉ, veuve de monsieur Adolphe-Louis VANDERVINCKT, propriétaire, demeurant à Roubaix, et ayant élu domicile en la même étude, un terrain situé à Monaco, quartier de la Colle, lieu dit les Révoires, porté au plan cadastral sous le n<sup>o</sup> 385, section B, tenant, du nord-ouest, l'avenue de Castelleretto ; du nord, au boulevard de l'Ouest ; du nord-est, à un chemin de passage commun à différents propriétaires ; du midi, au chemin de la Turbie et à la ligne du chemin de fer.

Cette acquisition a eu lieu moyennant le prix de **trente-six mille six cent soixante-quinze francs.**

